

La lettre

Entre ombre et lumière, il est assis près de la chandelle, une plume à la main. Son regard a croisé le miroir et il a souri de l'image comme sortie d'un de La Tour : le bureau reste dans l'obscurité quand seules la table et une partie de son visage sont éclairées. Bien avant l'aube, l'enjeu de la journée l'a tiré hors du lit. Il aurait pu se plonger dans ses dossiers comme il le souhaitait en s'installant ainsi. Pourtant, ses pensées ont gambadé au-delà des frontières fixées par sa concentration. Étonnamment, elles l'ont porté vers là-bas et sa vie d'avant. Un peu de solitude à grignoter sur le fil du temps, pour écrire. Lui écrire.

La rue s'éveille peu à peu à son tour. Il entend les roues de quelques voitures sur les pavés. Sa plume dessine son chemin sur le papier. Ses mots défilent. Osera-t-il envoyer ce courrier ? Il surveille la pendule et l'heure du départ qui approche. La cuisinière lui a déjà proposé le petit déjeuner. Il le prendra plus tard, lorsqu'il aura achevé cette lettre. N'y a-t-il que le lever du jour, comme une ouverture du champ des possibles, pour susciter l'audace ? Jamais il n'a pensé jusque-là, à lui écrire. A-t-il tout simplement pensé une seule fois à lui depuis tout ce temps ? Mais aujourd'hui est tellement spécial.

Il a englouti son café rapidement pour rejoindre la voiture qui l'attendait. Il a ensuite pris sa sacoche dans laquelle il a glissé la lettre, après une légère hésitation. Une sacoche, comme autrefois il prenait son cartable de cuir dans l'excitation du jour J. Sa rentrée à lui c'est pour cette journée de fin mars. Il s'attendrait presque à voir son père lui refermer ses boutons de chemise. Mais il a 50 ans et il s'apprête à vivre un moment capital. C'est pour cela qu'il sent monter en lui cette fébrilité, écho revenu de l'époque de ses 10 ans. Des souvenirs enfouis, que l'absence d'enfants n'a pas pu raviver jusque-là. Aujourd'hui, l'école est là.

A son arrivée, on le salue. Il aime croiser ces regards qui ne le fuient pas, qui ne le balaient pas comme s'il était invisible. On l'a toujours reconnu ainsi. Autrefois, à la porte de l'école, déjà, il était le petit-fils du maire et le fils de l'avocat. Désormais, il grave seul sa notoriété.

Depuis huit jours déjà, les séances de travail s'enchaînent. Il est souvent pris à parti. Les débats sont houleux. Il est ancré au présent car l'importance du moment réclame toute son attention. Et pourtant, il croirait entendre, derrière les éclats de voix, comme le grognement de son professeur de collège : « N'y a-t-il ici personne pour faire respecter l'ordre ? ». Lorsqu'il trompait sa sentence, tous les garnements se redressaient, comme au garde à vous ! Ici, les garnements impunis ont les cheveux blanchis et des sillons sur le visage.

Aujourd'hui ses pensées rejoignent l'enfant qu'il était. Il est à nouveau sur un banc, derrière un pupitre de bois. Aujourd'hui, il a la nervosité du petit garçon des Vosges. Ce jour, il a en tête, les images de son collègue et de tous ceux qui n'y venaient pas. D'une main, il entrouvre sa sacoche : la lettre est toujours là. Il la fera sans doute poster, plus tard. Elle est écrite, alors autant la faire parvenir à son destinataire, s'il est encore en vie.

C'est à son tour. On l'appelle. On lui donne du « Monsieur le ministre » mais quand il s'approche, c'est le petit Jules qui se glisse dans ses pas. Il est au perchoir. Il ressent ce petit trac qu'il avait pour ses récitations. Mais il est déterminé et professionnel. Depuis le temps du petit Jules, c'est cela qu'il a gagné. Avec ses années d'avocat, de journalisme, maintenant il sait faire : il sait dire face aux autres. Il les regarde tous. Certains l'applaudissent, d'autres le huent. Il pourrait presque sourire de cette ambiance de cour d'école. Mais peu importe, ses valeurs le portent et il sait les défendre. Ses mots sont percutants quand le petit Jules, lui, bredouillait ses phrases. Il déverse son flot de mots pour convaincre. Il a toujours l'énergie et l'enthousiasme cultivés dans ses jeunes années. Puis vient le moment du vote. Il essaie de capter le regard de chacun. Un message personnel dans chaque coup d'œil. Faire pression par les yeux. Faire peser les enjeux et les attentes sur chacun. Petit Jules savait le faire déjà : lorsqu'il avait besoin du soutien de Charles, son frère cadet, son regard parlait pour lui. Même au beau milieu des repas, sous la surveillance paternelle, il osait le coup d'œil vers son complice .

Ensuite, il y a ces longues minutes d'incertitude, de temps suspendu. Il échange quelques mots avec ses voisins. Il n'y a plus ici la pluie des coups de règle menaçant de s'abattre sur les bavards. Le petit garçon en avait peur. Il craignait aussi de décevoir son professeur et que celui-ci ne raconte à son père ou pire, à son grand-père, son mauvais comportement. Alors Jules a toujours été sage. Pour qu'ils soient tous les trois fiers de lui. Enfin, les résultats sont dévoilés : il a gagné ! La loi, sa loi, est promulguée. Il se sent soulagé. Dans son esprit, depuis toujours, il veut surtout consolider la République. C'est le sens de son projet. Que les idées républicaines se répandent. Que les instituteurs transmettent la morale civique. Alors, ce 28 mars 1882, l'instruction devient obligatoire et laïque. Avec cette loi, il aime imaginer que son professeur, son père et son grand-père l'auraient applaudi... On le congratule. Mais au milieu de ce tumulte, c'est à eux qu'il pense.

Il rentre tard ce soir-là. Il a déjà dîné. Il rejoint son bureau où il rallume la bougie. Il s'assoit et réalise enfin l'importance de cette journée pour lui. Son regard se pose sur sa sacoche de cuir. Il s'est débarrassé de la lettre. Demain, elle s'élancera vers cette ligne bleue des Vosges qui lui est si chère. Elle franchira tous ces paysages jusqu'à Saint-Dié.

Elle y trouvera peut-être l'homme qui doit la lire, l'homme qui l'a accompagné toute cette journée et à qui il doit tant.

Cher Jules,

Ta lettre a fini sa longue aventure jusqu'à ma maison. Elle m'a cherché longtemps semble-t-il. J'ai douté de l'origine de ce courrier. Et puis j'ai aimé y croire. Je suis désormais si vieux. Ma santé, qui me semblait pourtant fragile, défie les lois du temps qui passe. Je me permets de te tutoyer malgré tes fonctions. Je te dis « Jules » et oublie le « Monsieur Ferry ». C'est que j'ai gardé quelques souvenirs de toi bien sûr. C'est que derrière l'homme, moi j'ai quelques idées de l'enfant. Je ne sais pas si le professeur que j'étais a pu te transmettre tout ce que tu m'assures avoir glané dans ma classe. Mais que tu puisses le penser me réchauffe le cœur. C'est ainsi que j'ai toujours investi mon métier. J'ai suivi dans la presse ton projet. Puisque tu m'en parles avec tant de passion, sache que j'approuve ton ambition. Je peux te dire enfin, en toute sincérité, que je suis ému qu'un homme de ta stature aie, dans un tel contexte, l'esprit vagabond vers l'enfance. J'avais eu vent du vote de ta loi, avant de recevoir ta lettre, puisque je l'ai appris en lisant le journal : puisse cette loi être source de progrès et puisse-t-elle te rendre fier Jules, jusqu'à la fin de tes jours, comme un cadeau à l'enfant que tu étais !